

Grand petit homme

Ce minot, il est arrivé en septembre, tout recroquevillé. À la fois sur son corps et sur ses peurs. Pour affronter tout cela, il s'était construit un personnage, un autre que lui-même. Celui qui n'est pas là, qui ne saisit pas, qui fait du planeur son engin de prédilection sans délivrance de permis d'usage. Il planait en effraction permanente avec le monde qui l'entourait, enfin pas avec tout le monde. Il suffisait de le prendre dans le sens de son poil, celui qui le maintenait dans sa zone de confort. Il pouvait alors poursuivre son chemin douillet bien au chaud de sa bulle de sécurité. Il en était même arrivé à modifier sa tête, une vraie pâte à modeler. On aurait dit un petit être apeuré, entre le cri de Münch et Okilele. Une bouille de petit prince à la Saint-Exupéry, bloquée par la peur de mal faire, la peur de ne pas savoir faire, la peur du droit à faire, un être craintif auto-bloqué.

L'humour et le second degré, chez lui, s'étaient perdus. Et puis, dans un état pareil, comment voulez-vous qu'on puisse entrevoir un petit bout de quoi que ce soit de ce qu'il aurait réellement acquis, glané, enregistré, au fond de ses tripes ? En âge d'être au CE1, il fréquenterait plutôt la grande section. D'ailleurs, c'était bien pratique, parce qu'à Bricabracs des gamins de 5 ans, il y en a. Donc pour jouer et éviter les autres, ceux qui le bousculeraient dans son refus à s'agrandir, et bien il pouvait rester planqué avec les plus jeunes, pas trop loin, en observation, car c'est aussi risqué de s'y risquer.

Ce qu'il n'avait pas envisagé cependant, c'est la machine infernale dans laquelle il était tombé. Une nasse éducative de laquelle il ne pouvait plus sortir. Nous ne le lâchions plus. Petit à petit, au fil des jours, des semaines, les exigences se maintenaient et se resserraient. Faire un dessin. Malheur, horreur, trop compliqué. C'est bien ? c'est comme ça qu'il fallait ? Oui ? Non ? Dites moi, suppliait-il avec son minois aux paupières tombantes, attendrissant de détresse... Et la réponse, qui arrivait inexorablement, lui renvoyant la responsabilité de savoir ce qu'il en pensait lui ou lui rappelant qu'il avait oublié une partie de ce qu'il devait faire.

3 mois, ça peut paraître long, mais si on le compte en jours de présence, ce n'est pas énorme.

Cependant, sur ce laps de temps, on peut voir évoluer de manière significative celui qui n'aspirait qu'à rester petit bonhomme. Il commence à oser étirer, allonger, ses petites ailes toutes frêles encore peu musclées par les tâtonnements expérimentaux dont il a su contourner un certain nombre avec malice. Pourtant notre bienveillance ne se conjugue pas au laisser-faire et au maintien dans la sécurité de l'absence de travail et d'effort qui l'auraient mené vers les zones d'instabilité que suppose l'apprendre.

Il s'est fait mal, on lui a fait mal. Comment ? Quoi ? Dououreux ? Oui, il a pleuré et on l'a accompagné dans ses pleurs. On est resté à côté, tout à côté, mais on n'a pas lâché quand il a pleuré. Oui, tu dois dessiner. Aaaaah non, ça fait mal. Oui, mais c'est à faire. On encourage, on rassure, on fait refaire un tout petit bout illisible et puis un peu plus. On lui tend des pièges d'humour, on dit non quand il attend oui d'un « j'ai le droit dit ? », dont l'interrogatif ne cherche qu'à éviter une décision de lui-même par le truchement de l'autorisation du garant éducateur et non par l'assurance de sa propre connaissance de soi, responsable de ce qu'il dit et agit. Je peux enlever mes chaussures pour aller en assemblée dans la pièce non autorisée aux godasses ? Non, tu ne peux pas. Ah ? Bon... « Mais alors comment je fais ? » nous disent ses yeux qui savent qu'il doit alors qu'il n'ose assumer la décision par lui-même. Tout cela est violent, en raison de la zone d'inconfort dans laquelle il se retrouve poussé. Mais tout cela est possible par la concomitance d'un faisceau d'éléments : la répétition quotidienne des exigences, le théâtre permanent que nous jouons – la modulation de notre voix ou notre présence corporelle le bousculent dans la perception de l'absurde de ses questions, l'humour qui se joue de nous-mêmes, se moquer gentiment autant de nous-mêmes que de lui –, l'incertitude de nos réactions qui l'obligent à analyser en permanence la situation et non ce que le garant pourrait peut être en attendre. « Il veut quoi le maître ? Que dois-je lui donner pour avoir la paix ? » Or, le repos en matière d'apprentissage est une asymptote sur laquelle nous gambadons en l'interrogeant ad vitam. Enfin, une enveloppe globale de



chaleur obligatoirement présente après chaque moment qui l'auront bousculé. Cette proximité est nécessaire pour rassurer par l'encouragement ou tout autre position l'amenant à s'apaiser après l'effroi de ses efforts et lui rappeler que nous ne sommes pas contre, mais pour lui.

Ce petit homme peu à peu commence à faire sa mue. Il me rappelle ce que j'ai vu chez Jean-Yves Aurégan *, peintre de la matière aussi grise que physique. C'est par strates, ajouts répétés de peinture, de détails, de rigueur dans l'effort d'y retourner que peu à peu dans l'épaisseur, le cœur de l'ouvrage se met à rendre son battement visible. De même, notre « Grand petit homme » prend corps et le caractère enfin se révèle. Il lâche la bride et la prise sur lui-même. Il se risque avec les plus grands, ose de plus en plus. Il résiste par un sourire crispé, mais bien vivant, aux flots humides qui tentent encore de le submerger, face au droit de pouvoir. Nous l'avons aussi rendu un peu plus grand en en faisant un sachant au milieu d'autres enfants, qui en savaient moins. Ça rassure, ça aide, ça révèle le négatif de la photo instantanée. Oui, toi aussi tu peux, tu as le droit, tu apprends contrairement à ce que tu t'es mis ou que l'on t'a mis dans la tête. Tu es à la fois différent et comme tout le monde. Et puis il a fallu le lui faire savoir, comme un être changeant de statut au milieu de la tribu. Je lui ai alors attribué un nom « Grand petit homme ». Ainsi, il n'était plus tout à fait celui qu'il pensait nous montrer. Il s'agissait de dévoiler haut et fort aux autres protagonistes de notre vie quotidienne, et en le lui faisant savoir, que notre bonhomme avait changé. Dire qu'il avait changé c'était aussi l'encourager à l'accepter par la reconnaissance des autres et l'engager dans un processus de poursuite de ce changement perpétuel dans lequel tout être est engagé jusqu'à ce que notre vivant prenne congé.

Allez, Grand petit homme, l'avenir nous sourit. Tu veux bien nous autoriser, dès aujourd'hui, à poursuivre ce bout de chemin ensemble ?
Tu sais, c'est un beau jour pour grandir !

Erwan, 17/12/19
éducateur-enseignant, pédagogue social,
Espaces Educatifs Bricabracs, <http://bricabracs.org>.

* <http://www.jeanyvesauregan.com/>

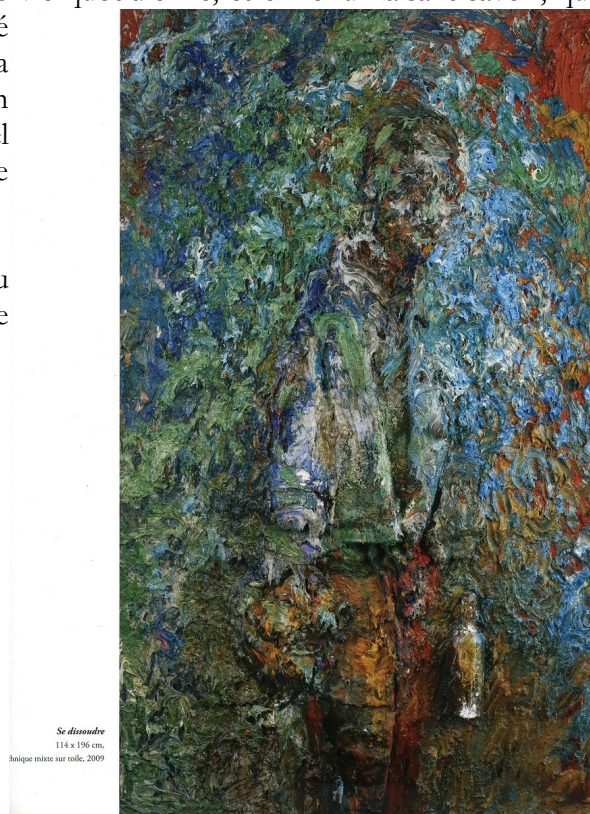
Le moyen petit bonhomme

Il était une fois un petit monsieur qui avait froid et qui restait tranquillement dans sa maison. Après il boit un chocolat chaud tranquillement. Après il mangeait une banane et un abricot. Et après il mangea un ananas. Et après il mangea une pêche, des patates, des framboises et ensuite du riz. 19/11/19

Le bonhomme avait peur des ptérodactyles

Il était une fois un bonhomme qui avait peur des ptérodactyles. Il regardait les ptérodactyles à travers sa maison. Il était timide et il voulait monter sur les ptérodactyles. Mais il avait peur de tomber. Il restait dans sa maison pour les regarder de près. Et après il but un petit chocolat chaud.

26/11/19



Le bonhomme ne savait pas quoi faire.

Le bonhomme ne savait pas quoi faire. Il allait faire les courses mais il était timide. Du coup il n'y est pas allé. Du coup il alluma le chauffage parce qu'il avait froid. Il restait dans sa maison bien au chaud. Il mangea un bon chocolat chaud et après il but un verre d'eau. Il alla faire pipi aux toilettes.

26/11/19